

CHAPITRE XIII

La place d'Orizaba mise en état de défense. — Les terres chaudes : les guerrillas et les pluies. — Nos convois. — La lutte pour l'existence. — Les fièvres pernicieuses. — Vera Cruz et le vomito. — Des renforts sont annoncés. — Arrivée de l'intendant Friant, qui prend la direction des services administratifs.

L'admirable fait d'armes du 15 juin, qui venait de forcer l'ennemi à repasser les monts, nous avait fait échapper au danger d'une retraite dont la conséquence immédiate eût été de nous contraindre à rétrograder jusqu'à Cordova. L'occupation de cette ville nous eût rapprochés, il est vrai, de la Vera Cruz, notre port de ravitaillement; elle aurait diminué les difficultés que nous éprouvions à faire escorter nos convois, — difficultés chaque jour plus grandes, — mais elle ne nous aurait donné ni la position stratégique, ni la sécurité, ni les casernements, ni le climat salubre d'Orizaba, c'est-à-dire un ensemble de conditions présentant au point de vue militaire et politique une importance exceptionnelle.

Le corps expéditionnaire allait donc conserver ces précieux avantages en restant maître du plateau d'Orizaba. Cependant une grande menace planait sur lui; car si l'ennemi avait renoncé à l'aborder de front, c'était avec l'intention de porter tous ses efforts dans les terres chaudes, de le couper de la Vera Cruz et de l'affamer. Combattre pour ne pas mourir de faim, voilà désormais notre lot en attendant l'arrivée des renforts.

Le premier soin du général de Lorencez, en rentrant à Orizaba, avait été de demander au ministre de la guerre de nouvelles troupes pour reprendre la campagne. Le même courrier avait porté au maréchal Randon les désillusions de notre chef, qui, douloureusement affecté de son échec devant Puebla, et navré d'avoir témoigné une confiance aveugle au ministre de France, avait rompu avec lui toute relation. En faisant remonter jusqu'à M. de Saligny la responsabilité de nos malheurs, le général s'accusait de sa trop grande crédulité, et confessait, — avec cette loyauté qui était le fond même de son caractère, — les erreurs dans lesquelles il était tombé.

Ce devoir rempli, c'est-à-dire la douloureuse page du passé fidèlement retracée, les embarras du présent et les périls de l'avenir nettement

exposés, le général de Lorencez ne songea plus qu'à aplanir les unes et à conjurer les autres dans la limite du possible.

Au milieu de toutes ces tribulations, nous eûmes la joie, le 28 juin, de saluer le retour au milieu de nous de M. Jupin, sous-lieutenant de chasseurs à pied, et de douze soldats, prisonniers du 5 mai, que nous croyions morts. Ils avaient été reconduits à nos avant-postes par ordre du général Saragoza. Nous apprîmes par M. Jupin que dix blessés français étaient encore à l'hôpital de Puebla, et qu'aussitôt guéris, ils nous seraient rendus. Ces soldats étaient les nommés :

	Groslambert, sergent-major. amputé.
	Defflin . . . fourrier. . . . blessure légère à la cuisse.
1 ^{er} bataillon de chasseurs à pied.	Theuzillot. . . soldat amputé.
	Pen. id. id.
	Pichon . . . id. blessure légère à la jambe.
	Croissant . . id. id.
2 ^e zouaves.	Naëff. . . . id. amputé.
	Givodon . . id. id.
Infanterie de marine.	Ketz id. blessure suivie de fièvre typhoïde.
	Simon . . . id. blessure à la jambe.

Quant au médecin-major du 99^e de ligne, le docteur Verjus, — qui avait disparu pendant la journée du 5 mai, emporté par son cheval dans

la direction de Puebla, — le doute à son égard n'était plus possible : il avait été tué à l'ennemi.

Deux jours après la rentrée de nos prisonniers, le général de Lorencez fit mettre en liberté vingt-cinq officiers mexicains.

Pendant ce temps on poussait avec activité les travaux de défense de la place d'Orizaba.

En avant de la porte de Puebla on avait achevé de construire trois batteries de deux pièces chacune, et l'on avait terminé la ligne de contre-approche, partant de nos batteries et s'étendant en forme de crémaillère jusqu'à proximité du Rio Blanco.

La défense du Borrego avait été complétée :

1^o Par la construction en pisé de deux baraques crénelées, abritant la compagnie de grand'garde qui occupait le sommet de la montagne;

2^o Par un chemin en lacet destiné à faciliter les communications avec Orizaba.

Au nord, dans la partie de la plaine comprise entre le Borrego et l'Escamela, on avait établi un camp retranché que protégeaient une batterie et trois redans construits sur trois mamelons découvrant parfaitement la plaine. Deux postes de cavalerie mexicaine avaient été chargés de surveiller les chemins descendant des montagnes.

Dans la plaine même de l'Escamela, et à cheval sur la route qui conduit à Cordova, on avait mis

la dernière main aux retranchements commencés, et on les avait reliés : à droite, avec les jardins qui entourent la ville et aboutissent à deux barrancas et à plusieurs ruisseaux d'un accès très-périlleux; à gauche, avec les marais situés non loin de l'*Église indienne*, et qui se prolongent, en couvrant tout le faubourg, jusqu'au pied des montagnes. L'*Église indienne* occupait la partie centrale de cette ligne, et suffisait à en assurer la défense. Une compagnie logée dans le faubourg la mettait d'ailleurs en communication avec la place.

Du côté du sud, le pont de Jalapilla, le seul qui permit de franchir le profond ravin sur lequel il était jeté, était à l'abri de toute surprise. En somme, l'ensemble des ouvrages élevés autour d'Orizaba constituait à la ville une forte ceinture défensive.

Dès que ces travaux eurent été terminés, le général en chef prit les dispositions nécessaires pour assurer la défense extérieure et intérieure, et le corps expéditionnaire se trouva bientôt prêt à toute éventualité. Il se sentit fort des positions conservées, du prestige de ses armes reconquis, et de son courage dont l'adversité n'avait pu triompher. Il ne restait qu'à assurer son ravitaillement, à maintenir à tout prix ses communications avec la Vera Cruz. C'est donc

vers ce but que le commandement porta son activité et ses soins. Avant tout, il lui importait que la poignée de héros qui, depuis six mois, conservait à la France la Vera Cruz, base principale de nos opérations, et à laquelle le capitaine de vaisseau Roze, le lieutenant-colonel d'état-major Lacroix, et les officiers des différentes armes, donnaient l'exemple de tous les courages, pût se montrer jusqu'au bout à la hauteur de son héroïsme. Or, ils étaient à peine six cents hommes à la Vera Cruz, dont trois cents seulement disponibles pour le service de guerre, bien que le commandant Roze n'eût pas hésité à dégarnir les équipages des navires pour atteindre cet effectif. Ne fallait-il pas, en effet, pourvoir à la défense de la place mal protégée par des murs sans fossés et écroulés en divers endroits; assurer le service des hôpitaux; fournir les travailleurs nécessaires pour le débarquement et l'emmagasinement des denrées apportées par les navires; préparer et diriger sur la Tejeria les chargements des convois destinés à Orizaba? Et n'avait-on pas, en outre, à payer un tribut journalier à ce climat dévorant sous lequel s'accomplissaient tous ces travaux?

Eh bien! la garnison de la Vera Cruz fera ce qu'on attend d'elle; en dépit de tout, elle poursuivra sa glorieuse tâche pendant que les cama-

rades échelonnés entre la côte et Orizaba vont se prodiguer aussi dans les marches, les travaux et les combats auxquels ils seront exposés dans les terres chaudes.

Mais, pour qu'on se rende bien compte des difficultés et des périls à surmonter, il est utile de dire quelques mots de la nature d'un terrain que nous avons très-sobrement indiqué au début de ce récit, pressé que nous étions de courir vers la zone plus tempérée des hauts plateaux et vers sa lumière, non moins éclatante, mais plus saine.

La Vera Cruz est entourée de dunes, de sables mouvants qui s'étendent parallèlement à la côte sur une profondeur de trois kilomètres environ. Point de route sur ce sol impraticable aux voitures. Au delà de ces dunes, d'immenses marais couverts d'une végétation tropicale formant des bois épais, à travers lesquels a été tracé le chemin de fer à voie unique, de douze kilomètres, qui relie la Vera Cruz à la Tejeria, tête de ligne de nos convois.

Au sortir de la Tejeria, position malsaine où s'effectue l'emmagasinement des denrées destinées à l'armée, le terrain reste marécageux, sans culture, couvert d'une végétation qui forme des halliers impénétrables. La route, uniquement tracée par les charrois, est coupée par le ravin de Rio San Juan d'une traversée extrêmement dan-

gereuse pour les voitures, à cause de ses pentes escarpées. Trois ou quatre attelages de dix à douze mules sont quelquefois nécessaires pour les tirer de ce pas. — Puis on laisse derrière soi deux pueblitos, l'hacienda de San Juan, située au milieu des bois à proximité de la rivière, et l'on atteint la Soledad, village important à quarante-huit kilomètres de la Vera Cruz, ayant une altitude de quatre cent trente-neuf mètres.

Quand on quitte la Soledad, on franchit le Rio Jamapa sur un pont à cinq arches de vingt-cinq mètres. Cette rivière, dont les rives sont boisées, est fortement encaissée; ses eaux qui descendent du pic d'Orizaba sont abondantes, rapides, et, dans la saison des pluies, leur niveau s'élève considérablement. Pendant la grande sécheresse les arrieros passent volontiers un gué voisin du pont et praticable aux voitures. Mais si, pendant la grande crue des eaux, le pont vient à être emporté ou détruit, toute communication entre Vera Cruz et Orizaba cesse fatalement.

En résumé, terrain marécageux, boisé et raviné: telle est la nature du pays entre la Vera Cruz et la Soledad.

Au delà du Rio Jamapa la route gravit une pente rapide, traverse le rancho de Palo Verde, le pueblo de Camaron et les bois qui y font suite; puis elle arrive à Paso Ancho, y rencontre un

ravin qu'elle passe pour remonter vers un plateau entièrement découvert et aboutissant à Paso del Macho. Entre ce pueblo et le rancho de Chiquihuite, il reste à franchir trois profonds ravins, sur trois mauvais ponts. Là on est à la limite des terres chaudes.

C'est donc sur cette route mauvaise, difficile dans des conditions ordinaires, praticable pendant une partie de la saison des pluies au prix de fatigues inouïes et de dangers sans nombre, que va se jouer le drame du ravitaillement d'Orizaba.

Or, cette saison redoutée a commencé. Il pleut déjà, il pleut chaque jour, et les eaux de la veille s'ajoutant à celles du lendemain transforment les terres chaudes en lacs de boue, grossissent les rivières et les jettent hors de leur lit.

D'ailleurs, la lutte entre le climat de la *tierra caliente*, ses guerrillas et nos colonnes n'est pas à son début; elle remonte au lendemain de notre retour de Puebla, et nous avons pu constater dès le mois de mai la marche ascendante des maladies, par les ravages faits dans la colonne Douay, et l'excellente organisation des partis de guerrilleros, par la nécessité où la colonne du colonel Henrique s'est trouvée de reprendre à l'ennemi les positions du Chiquihuite.

En réalité, la lutte ne fait que se poursuivre. Malheureusement, malgré toute la prévoyance

du commandement pour régler la marche des convois de manière que le service des subsistances ne souffrît jamais de retard, il se passa un fait qui faillit avoir les plus graves conséquences. On attendait le général Marquez parti au commencement de juin avec 2,000 cavaliers et 180 voitures d'administration qu'il devait faire charger à la Vera Cruz et ramener aussitôt. Or, le général, en apprenant l'attaque d'Orizaba, avait subitement quitté la Tejeria, et il était revenu, sans vivres, mais avec sa cavalerie dont nous n'avions que faire et que nous allions avoir à nourrir.

Il est très-probable qu'en agissant ainsi Marquez avait cédé à la conviction que sa présence à Orizaba était indispensable; mais il n'est pas invraisemblable non plus que, connaissant la répugnance de ses troupes à escorter des convois en terres chaudes, il n'ait cru prudent de profiter de la circonstance pour les ramener, tout d'une traite, dans la région tempérée, plutôt que de s'exposer à les voir désertir. Toujours est-il que Marquez proposa au général de Lorencez d'employer aux convois des terres chaudes les troupes françaises stationnées à Cordova et de faire occuper cette place, sous son commandement, par l'infanterie, l'artillerie et une partie de la cavalerie mexicaines. L'offre fut accueillie, à cela près que le général de Lorencez trouva bon de maintenir à

Cordova un bataillon de fusiliers marins et une section d'artillerie de marine, et ce fut le colonel Hennique qui partit à la place de Marquez pour ramener de la Tejeria le convoi de vivres que ce dernier y avait laissé.

Ce convoi était fortement escorté, attendu que le ravitaillement du corps expéditionnaire se trouvait intimement lié au succès de sa marche et de son prompt retour. Aussi, quelle ne fut pas l'angoisse générale quand, peu de jours après le départ du colonel Hennique, on apprit que toutes les guerrillas du général La Llave se concentraient entre la Vera Cruz et Cameron, avec l'intention de lui barrer la route ! Cette nouvelle déterminait le commandement à prendre sans retard une mesure d'économie indispensable. Toutes les rations, celle de la viande exceptée, — on augmenta celle-ci, — furent réduites¹; la ration de fourrage fut remplacée par du maïs vert, en attendant l'heure prochaine où la canne à sucre verte² serait elle-même substituée au maïs.

En même temps, il acheminait le bataillon

¹ La ration de pain fut réduite de 750 à 500 grammes; les officiers n'en touchèrent plus qu'une. La ration de viande fut portée à 360, puis à 400 grammes. La ration de vin fut réduite à deux par semaine.

² Cette nourriture finit par déterminer chez nos chevaux, dont la langue se coupait, la salivation, l'impossibilité de mâcher et la mort.

Souville vers le Chiquihuite pour qu'il se mît en communication avec la colonne Hennique et lui prêtât main-forte. La précaution ne fut pas inutile; 4,000 guerrilleros avaient occupé la Soledad aussitôt après le passage de cette colonne et se disposaient à brûler le pont construit sur le Jamapa. L'arrivée inopinée, le 6 juillet, du commandant Souville, qui, n'ayant trouvé au Chiquihuite aucune nouvelle du colonel Hennique, avait eu l'heureuse inspiration de descendre immédiatement jusqu'à la Soledad, fit battre en retraite les guerrillas.

A la vérité, leurs bandes sont là; on les sent rôdant autour du bataillon du 99^e et du convoi Hennique en route depuis le 5 juillet pour Orizaba; mais le commandant Souville garde le pont de la Soledad; les deux colonnes françaises sont déjà en communication et peuvent se prêter un mutuel appui. L'ennemi en fait l'expérience le jour même, au retour du capitaine Vercin, qui avait été envoyé à la Soledad avec un peloton de chasseurs et une compagnie de zouaves pour reconnaître le bataillon Souville. Le capitaine ralliait les zouaves qu'il avait laissés à 10 kilomètres de là au Rio de Piedra, quand, à mi-chemin, il se voit tout à coup assailli par une troupe de 150 cavaliers mexicains. Envoyer aussitôt deux chasseurs, l'un au commandant Souville, l'autre au capitaine

de la compagnie de zouaves, pour les prévenir de sa situation, telle est la première mesure prise par le capitaine Vercin. Mais que faire avec 25 cavaliers attaqués par devant, exposés par derrière à la fusillade partant des fourrés environnants, sinon battre en retraite et attendre du secours ? C'est le parti que prend le capitaine, qui lentement se rabat sur la Soledad sans se laisser entamer. Un chasseur est blessé, deux tombent au pouvoir de l'ennemi, et celui qui a été envoyé au poste de Rio de Piedra est massacré. Mais, plus heureux que son camarade, le cavalier parti pour la Soledad ramène une compagnie du bataillon Souville. Alors la scène change ; l'infanterie ouvre son feu, les chasseurs chargent, et les guerrilleros qui ont 30 hommes sur le carreau lâchent pied. Cette leçon a pour effet de permettre au convoi et à son escorte d'atteindre la Soledad, le 11 juillet, sans apercevoir l'ombre d'un sombrero. Ils ont mis six jours pour franchir une distance de 8 lieues ; et ils ne sont au terme ni de leur voyage, ni de leurs fatigues, ni de leurs souffrances. Il pleut, en effet, sans désemparer, et à tous moments ce sont de nouveaux abîmes sous les pas de nos colonnes de ravitaillement.

Le général de Lorencez, qui suivait avec anxiété la marche du colonel Hennique, apprécia rapidement la situation dans toute sa gravité, et, déses-